

Albert Camus : l'exigence morale. Hommage à Jacqueline Lévi-Valensi, sous la direction d'Agnès Spiquel et Alain Schaffner, « L'Esprit des Lettres », Le Manuscrit, 2006. Un vol. 22,5 x 14 de 262 p.

Presque en même temps qu'elle aidait à la publication de la thèse jusqu'alors inédite de Jacqueline Lévi-Valensi, *Albert Camus ou la naissance d'un romancier* (Gallimard, 2006), Agnès Spiquel s'associait à Alain Schaffner pour rendre hommage à cette grande figure de la critique camusienne dans un recueil illustrant ce qu'elle avait appelé « l'étonnante résonance [de Camus] dans la conscience contemporaine ». Parmi les quatre parties du volume, la première, « Face au terrorisme », donne la parole à un journaliste, Jean Daniel, et à deux juristes, Antoine Garapon et Denis Salas. Dans la deuxième, « Le journaliste engagé », et la troisième, « La justice : le juste et l'injuste », on reconnaîtra les principales figures de l'actuelle critique camusienne en France. La quatrième, « Visages d'une morale », ouvre la perspective au-delà de nos frontières.

J. Daniel montre comment Camus et Germaine Tillion se sont rejoints « dans la dénonciation absolue de ceux qui, où qu'ils soient et quelle que soit leur cause, se résignent à faire verser le sang des innocents ». Camus n'a pu anticiper les formes modernes du terrorisme, explique A. Garapon, mais sa réflexion sur le nihilisme aide à l'analyser. Pour D. Salas enfin, « la dénonciation éthique de la torture est surplombée [chez Camus] par la nécessité d'explorer les voies d'une médiation politique », ce qui se traduit, dans son action pendant la guerre d'Algérie, par d'incessantes démarches pour obtenir des grâces plutôt que par des déclarations ou des pétitions. « Camus ne dénonce ni la torture ni le terrorisme pris séparément, mais le couple infernal de la torture et du terrorisme ».

L'analyse par Jeanyves Guérin du vocabulaire utilisé par Camus dans ses articles de *L'Express* éclaire sa sous-estimation de l'aspect politique, en l'occurrence national de la revendication arabe. Fernande Bartfeld révèle sa contribution peu connue au journalisme libertaire, André Abbou analyse chez ce journaliste engagé la tentation du retour à Jonas, l'artiste de *L'Exil et le royaume* qui se retranche dans sa soupente, et Christiane Chaulet-Achour recense les occurrences de la présence de Camus dans la presse algérienne de 1985 à 2005.

La question de la grâce et de la justice, principalement illustrée par *Les Justes*, fait l'objet de la contribution de Maurice Weyembergh. « Camus assimile la justice à l'amour de la vie et l'injustice à la haine de la mort », explique Marie-Thérèse Blondeau à la lumière de *La Peste*, tandis que c'est grâce à *L'Étranger* que Franck Planeille montre comment la justice porte chez lui « la trace irréductible du vrai en tant que découverte, dévoilement de ce qui est immédiatement présent, immédiatement ouvert ».

Dans « Le discours moral de la chair », Zedjiga Abdelkrim met l'accent sur le rôle du corps dans la dimension humaine que Camus confère à l'autre, *Les Justes* illustrant la difficulté de tuer l'ennemi du moment qu'on voit les traits de son visage. En recourant à la pensée de Lévinas et de Blanchot, David H. Walker examine aussi le rapport de Camus à l'Autre. Enfin, renvoyant à *La Pensée captive*, de Czesław Miłosz, Brigitte Sändig analyse cette « part obscure de l'être » vers laquelle ouvre le manuscrit inachevé du *Premier homme*.

Pierre-Louis REY